

Les Sciences Humaines

Panorama des
connaissances

Jean-François DORTIER



Les Sciences Humaines

Panorama des connaissances

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2009**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361061869

Les Sciences Humaines

Panorama des connaissances

PAR

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

Éditions
**SCIENCES
HUMAINES**

SOMMAIRE

• INTRODUCTION	7
Le magasin d'idées	
• ANTHROPOLOGIE	21
Au cœur des sociétés	
• ARCHÉOLOGIE - PRÉHISTOIRE	63
Aux origines de l'humanité	
• ÉCONOMIE	83
Ordres et Désordres	
• GÉOGRAPHIE	117
L'espace et les hommes	
• HISTOIRE	135
Le passé est parmi nous	
• PHILOSOPHIE	165
À la recherche du sens	
• PSYCHOLOGIE	199
Les mystères du psychisme	
• PSYCHOPATHOLOGIE	259
Au cœur de la folie	
• PSYCHOLOGIE SOCIALE	291
L'emprise de la société sur l'individu	
• SCIENCES COGNITIVES	317
Du cerveau à l'esprit	

• SCIENCES DU LANGAGE	339
Langue, signe, communication	
• SCIENCES POLITIQUES	377
Gouvernants et Gouvernés	
• SOCIOLOGIE	403
Comment étudier la société	

LE MAGASIN D'IDÉES

« Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénients, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. »

(Rousseau, *Confessions*, Livre VI)

Comment est né le langage ? Qu'est-ce que la conscience ? Sur quoi repose le lien social ? D'où viennent les inégalités entre hommes et femmes, entre pauvres et riches ? La violence est-elle naturelle ? Pourquoi les humains inventent-ils des mythes, des religions et des idéologies ? Comment expliquer les cycles de croissance et de crises économiques ? L'histoire humaine est-elle mue par les intérêts, les idées, les émotions ? L'inconscient existe-t-il ?

C'est pour répondre à ce genre de questions qu'on en vient, me semble-t-il, à s'intéresser aux sciences sociales et humaines. Les questions sont simples : les réponses le sont (malheureusement) un peu moins. Le premier but de ce livre est d'offrir un panorama des principales théories, hypothèses, que les sciences humaines apportent face à ces questions fondatrices (et à bien d'autres).

EXPLORER UN UNIVERS DE CONNAISSANCES

Mais d'abord, que sont au juste les sciences humaines ? Passons rapidement sur les problèmes de terminologie. Il serait vain de chercher une définition canonique ou un tracé précis des frontières respectives entre « sciences humaines », « sciences sociales » ou « sciences de l'homme ». Ces termes se recoupent en partie sans être complètement synonymes. Les définitions doivent plus à des découpages universitaires – variables selon les pays et les usages – qu'à une terminologie rigoureuse (voir encadré page suivante).

Ce livre adopte la définition la plus large et la plus étendue des sciences humaines. J'ai pris le parti de rassembler sous ce

nom toutes les sciences qui concernent l'homme et la société. En première approche, on pourrait dire que les sciences humaines regroupent toutes les disciplines scientifiques qui étudient l'être humain. Cela recouvre un noyau de disciplines principales : l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, l'histoire, l'économie, la géographie, la linguistique, les sciences politiques, l'archéologie, la démographie, auxquelles sont venues s'agréger de nouvelles disciplines : sciences des religions, sciences de la communication, sciences de l'éducation, sciences cognitives.

La philosophie trouve sa place dans les sciences humaines pour deux raisons. D'abord parce que plusieurs disciplines des sciences humaines en sont les héritières et véhiculent encore ses représentations (voir « les conceptions de la nature humaine », au chapitre « Philosophie »). Ensuite parce que la philosophie de l'esprit, la philosophie des sciences, la philosophie morale et politique côtoient et irriguent plusieurs disciplines.

De même, les sciences cognitives – neurosciences et intelligence artificielle comprise – trouvent ici leur droit de cité. Car les

Sciences humaines, sciences sociales, sciences de l'homme ?

Dans l'université française, le terme « sciences humaines » renvoie à un noyau formé autour de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie. On y adjoint parfois la linguistique et l'histoire. Les « sciences sociales » désigneraient plutôt les sciences de la société *stricto sensu* : économie, sciences politiques, géographie, et, de nouveau, la sociologie. Pour dénommer l'ensemble, le département du CNRS concerné a choisi de se nommer « sciences de l'homme et de la société ». Aux États-Unis, où le terme de sciences humaines est très peu employé, on parlait naguère de *Social and Behavioral Sciences*. Mais depuis peu, c'est le terme de *Social Sciences* qui tend à s'imposer comme équivalent de sciences humaines.

En fait, l'usage des termes ne peut pas être vraiment rigoureux car cela supposerait de tracer une démarcation rigide entre les domaines, les champs de compétence, ce qui n'est guère possible. Car la réalité humaine ne pourra jamais suivre les découpages académiques. La philosophie elle-même a partie liée avec les sciences humaines dès lors que l'on veut bien considérer que certaines de ses branches côtoient et fécondent les sciences humaines : c'est le cas notamment pour la philosophie des sciences, la philosophie de l'esprit et la philosophie politique.

humains ne sont pas des anges célestes qui gravitent au-dessus du monde matériel. Ils sont faits d'une matière pensante, qui intègre à la fois de la culture, les idées, de la mémoire, mais aussi des gènes, des neurones, des hormones. Et l'on a bien du mal à savoir comment tout cela s'entremêle.

Plutôt donc que de chercher à tracer des contours et des frontières étanches entre disciplines, admettons que « rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger ».

UN PROJET FONDATEUR

Depuis toujours sans doute, les humains s'interrogent sur eux-mêmes. Au moins depuis qu'ils disposent d'une pensée réflexive (dont personne ne connaît l'origine). Il est possible que les premiers *Homo sapiens*, déjà, se soient demandés d'où leur venaient leurs rêves ? Que devenaient-ils après la mort ? Comment vivaient les parents de leurs parents, bien avant eux ? Et donc quelle était l'origine des humains. Mais ces questions ne pouvaient que se perdre dans les abîmes de perplexité, et parfois être comblées par de beaux récits mythiques. Les mythes ont, pendant longtemps, comblé le vide de l'ignorance et apporté leurs réponses aux grandes énigmes sur la nature humaine. Quand la philosophie est née, il y a 2 500 ans environ, en Grèce ancienne, mais, on le sait aujourd'hui, également en Inde ou en Chine, les philosophes ont tenté d'apporter leurs propres réponses. Des générations de philosophes se sont penchées sur l'énigme de la nature humaine, sur les passions qui guident les hommes, sur les sources de la pensée, les pouvoirs de la raison, la nature du langage, les émotions, la marche de l'histoire, les fondements du droit, etc. Mais il fallut attendre le XVIII^e siècle pour que le projet de fonder une véritable « science de l'homme » voie véritablement le jour.

Les penseurs des Lumières – de G.-B. Vico à Emmanuel Kant, de Diderot à Condorcet – ont, durant tout le XVIII^e siècle, appelé de leurs vœux la nécessité d'édifier une science nouvelle. « Il n'y a pas de question importante dont la solution ne soit comprise dans la science de l'homme », écrit en 1739 le philosophe David Hume. D'Alembert écrit pour l'*Encyclopédie*, un véritable « programme pour la science de l'homme ». C'est là que le mot apparaît pour la première fois.

Au même moment, certains se lancent à l'aventure pour donner corps à ce projet. Témoin cette « Société des observateurs de l'homme », créée au moment de la Révolution française.

La Société des observateurs de l'homme (1799-1805), une histoire méconnue

En 1799, naît à Paris une Société des observateurs de l'homme, composée d'une soixantaine de membres parmi lesquels on trouve des naturalistes (Cuvier, Jussieu, Jauffret), des philosophes (Destutt de Tracy, Gérando), des médecins (Cabanis, Pinel, Itard, Moreau de la Sarthe), des explorateurs (Bougainville, Baudin), des historiens (Volney)... Le but de cette société ? Elle « se propose d'observer l'homme sous ses différents rapports physiques, intellectuels et moraux » (1).

Le rôle des Idéologues

Ces savants se réclament, pour la plupart, d'un courant de pensée que l'on nomme « l'Idéologie ». L'Idéologie se veut, selon Destutt de Tracy (1754-1836), auteur des *Éléments d'idéologie* (1824-1826), une véritable « science des idées », de leur naissance, de leur formation et de leur rôle dans le développement humain (2).

L'idéologie se veut un projet à la fois scientifique et éducatif. Elle refuse la métaphysique et entend étudier la réalité à partir des seuls faits. Les idéologues adoptent par ailleurs une conception collective de la science et ils accordent un rôle important à sa diffusion. Participant comme conseillers et législateurs au Directoire et au Consulat, ils veulent promouvoir l'enseignement. Ils sont à l'origine de la création des grandes écoles (Écoles normale, Polytechnique, des Langues orientales), organisent l'Institut de France, jettent les bases du Muséum qui est l'ancêtre du musée de l'Homme.

Un projet anthropologique

Le projet est véritablement anthropologique. Il s'agit de réaliser des observations et de recueillir des faits sur l'homme « sauvage » afin de comprendre comment l'être humain se construit peu à peu par l'éducation et la culture. Le programme scientifique, véritable « anthropologie comparée », selon l'expression de Jauffret, suppose l'étude des peuples de l'Antiquité, celle des peuples dits « sauvages » ou encore celle des individus élevés hors de toute culture, comme les « enfants sauvages ». C'est ainsi que le comte de Volney (1757-1820), philosophe, historien et homme politique, entreprend une réflexion sur l'histoire avec *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires* (1791), puis avec ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1814).

Son idée est de rassembler des matériaux sur les expériences de l'histoire humaine (celles des révolutions, des guerres et des genres de vie) pour penser, par comparaison et par confrontation, la nature de l'homme. Une de ses pistes de réflexion est notamment de chercher à comprendre comment le milieu naturel influe sur les mœurs de chaque peuple. En ce sens, il est un précurseur de la géographie humaine.

L'expédition dans les « terres australes »

La Société, soucieuse de rapporter des informations précises sur les modes de vie des peuples « sauvages », enverra une expédition dans les « terres australes » (Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Galles du Sud, situées dans le Pacifique, etc.) dirigée par le capitaine Nicolas Baudin (3). Dans ce but, le baron Joseph-Marie de Gérando (1772-1842), l'auteur d'une *Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines* (1804), rédigera un guide pour les explorateurs. Ses *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* (1800) proposent une véritable observation ethnographique de terrain pour comprendre les mœurs des indigènes et lance même l'idée « d'observation participante », plus de cent ans avant Malinowski !

Gérando s'intéressera aussi à l'éducation des sourds-muets et sera l'auteur de plusieurs traités sur ce sujet.

L'enfant sauvage

Pour les membres de la Société, la nouvelle de la découverte d'un « enfant sauvage », trouvé dans la forêt de Caune en Aveyron, sera une chance extraordinaire. Animée par le même but de saisir l'homme à l'état naturel, de voir comment émergent en lui les premières idées et comment elles le transforment, la Société va se pencher sur le cas du jeune Victor.

Itard, le jeune médecin chargé de l'observation et de l'éducation de Victor, rédige des rapports à l'attention de la Société. Une polémique scientifique s'ensuit avec Philippe Pinel, le célèbre aliéniste, également membre de la Société et qui pense que Victor, incapable de parler et indifférent au monde extérieur, est en fait un arriéré mental (4).

La Société des observateurs de l'homme s'éteindra dès 1804, minée par des divisions internes.

1. Introduction aux *Mémoires de la Société des observateurs de l'homme*.

2. Les termes « idéologie » et « idéologues » ont pris leur connotation péjorative moderne à la suite de l'attaque de Napoléon contre ce mouvement. Dans sa correspondance, il qualifie la doctrine de l'idéologie de « ténébreuse métaphysique ». Par la suite, Karl Marx reprendra le terme pour désigner les penseurs allemands.

3. Le récit de voyage de Nicolas Baudin sera publié sous le titre *Voyage de découverte aux terres australes*.

4. Thierry Gineste, *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Pluriel, 1993.

Composée de naturalistes, d'historiens, de philosophes et de médecins, la Société envoie une expédition dans les « terres australes » pour observer les modes de vie des peuples primitifs, diligente une enquête auprès de « Victor de l'Aveyron », l'enfant sauvage qui vient d'être retrouvé, bref s'attache à réunir tous les matériaux pour comprendre l'homme sous tous ses aspects, physiques et moraux... C'est d'ailleurs un futur membre de la Société des observateurs de l'homme qui emploiera pour la première fois le terme de « science sociale » dans une lettre adressée à Condorcet quelques années auparavant.

LA FORMATION DES GALAXIES DISCIPLINAIRES

Le XVIII^e siècle fut donc une période de projets et d'impulsions initiales. Le XIX^e siècle sera celui des pionniers. Les fouilles de Pompéi (à partir de 1750) et l'expédition d'Égypte (1799) dirigée par Bonaparte, vont inaugurer la grande aventure de l'archéologie. Explorer les ruines, creuser le sol pour y retrouver les vestiges des mondes engloutis : c'est une véritable passion pour le lointain passé qui naît au début du XIX^e siècle.

De leur côté les linguistes s'attachent à décrypter les langues anciennes : le hiéroglyphe, le sanskrit, le cunéiforme. Tout au long des siècles, les savants décrivent, comparent et classent les langues anciennes pour essayer de retrouver leurs liens de parenté. C'est ainsi que naît la grammaire comparée (ancêtre de la linguistique moderne). L'étude des mythes de l'humanité passionne aussi les premiers anthropologues. Tout comme les rites, les règles de parenté les techniques des peuples primitifs. C'est l'objet de l'anthropologie naissante.

L'investigation de l'humain n'a pas de limites. Les premiers psychologues voulurent scruter l'esprit humain, et décidèrent de rompre avec la pure spéculation philosophique. Il s'agissait désormais de mesurer les capacités de la mémoire, de l'intelligence, de la perception. D'appliquer à l'humain cette méthode expérimentale qui a produit tant de réussites éclatantes dans les sciences physiques et chimiques.

L'histoire telle que nous la concevons aujourd'hui, l'anthropologie, l'archéologie, la sociologie, la psychologie, la linguistique, l'économie sont nées au XIX^e siècle dans une période marquée par la pensée du progrès des sciences et des bouleversements historiques.

Tous ces pionniers des sciences humaines sont des savants amateurs, des ingénieurs, des médecins, des journalistes, ou des philosophes. Car les sciences humaines n'existent pas encore comme disciplines autonomes.

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que les premiers grands champs disciplinaires soient constitués. Les premiers laboratoires de psychologie voient le jour en Allemagne et en Amérique dans les années 1870 ; la sociologie s'institutionnalise en France, en Allemagne, aux États-Unis dans les années 1890. Cette constitution des branches des sciences humaines – sociologie, histoire, géographie, linguistique, psychologie, anthropologie, etc. – passe par la définition de méthodes, la création d'un vocabulaire spécialisé, la délimitation d'un territoire propre.

Ce partage des territoires entre historiens, sociologues, géographes, etc., ne fut pas exempt de querelles de frontières, compte tenu des prétentions hégémoniques des uns ou des autres (Laurent Mucchielli, *La Découverte du social, naissance de la sociologie en France*. La Découverte, 1998).

La question des méthodes a fait aussi l'objet de débats. Ainsi en Allemagne, à partir de 1883, une longue querelle des méthodes a opposé sociologues, économistes et historiens, pour savoir s'il fallait copier la démarche des sciences sociales sur celle de la nature, ou au contraire admettre une approche spécifique des phénomènes humains.

Toujours est-il qu'à l'aube du XX^e siècle, les grandes frontières sont tracées. L'économie, l'histoire, la linguistique ont déjà forgé leurs principaux modèles de référence. La sociologie et l'anthropologie naissantes se dotent en Europe et aux États-Unis de leurs premières chaires universitaires. Des sociétés savantes se multiplient. Laboratoires et chaires universitaires sont ouverts. Des revues et des associations professionnelles se constituent. Toutes ces initiatives sont animées d'un esprit optimiste et conquérant : les conditions sont créées pour une expansion des sciences humaines.

La querelle des méthodes en sciences sociales

Ce que l'on a appelé le conflit des méthodes (*Methodenstreit*) a agité l'université allemande durant toute la fin du XIX^e siècle. Elle met aux prises des philosophes, des historiens, des économistes, des sociologues, des physiciens... autour d'une question de fond : existe-t-il une méthode propre aux sciences sociales ?

L'affaire a commencé précisément en 1883 au lendemain de la publication du livre de l'économiste autrichien Carl Menger, *Recherches sur la méthode des sciences sociales*. Dans ce livre, C. Menger soutient que l'économie doit devenir scientifique en adoptant une démarche déductive et formelle, aboutissant à des lois de l'économie, déduites d'hypothèses élémentaires, sur le comportement de l'individu et l'équilibre du marché...

Cette thèse attire les foudres de Gustav von Schmoller (1838-1917), chef de file de l'école historique allemande en économie. Il reproche à C. Menger d'avoir recours à une pure fiction théorique, le modèle de l'*homo œconomicus*. Pour G. von Schmoller, l'individu réel est un être complexe, irréductible au seul calcul des intérêts. De plus, la méthode abstraite et déductive ne peut convenir à l'étude des sociétés. Il lui oppose une méthode concrète et empirique fondée sur la description des réalités économiques, situées historiquement.

À l'individualisme méthodologique, G. von Schmoller oppose une approche globale et sociale partant des institutions qui encadrent l'action des individus. Enfin, il conteste que l'on puisse découvrir des lois universelles dans le domaine de l'économie et de la société, l'histoire humaine étant marquée par la contingence, la spécificité de chaque période et de chaque milieu. On le voit, tout oppose les deux hommes et les deux démarches. Et ce conflit va devenir la toile de fond d'un débat qui ne fait que commencer.

Car durant la même année, en 1883, Wilhelm Dilthey publie son ouvrage *Introduction aux sciences de l'esprit*. Le philosophe allemand y oppose deux méthodes scientifiques :

– l'« explication » (*erklären*) qui est propre aux sciences de la nature. Cette méthode consiste à rechercher les causes d'un phénomène. Elle procède de façon objective en établissant des liaisons causales entre phénomènes. Elle vise à dégager des lois ;

– la « compréhension » (*verstehen*) est une méthode propre aux sciences de l'esprit. L'homme étant à la fois le sujet et l'objet de la recherche, la démarche consiste à reconstituer, par empathie, les motifs conscients et le vécu des sujets agissants. Alors que l'explication procède par analyse (décomposition des causes en facteurs), la démarche compréhensive est synthétique.

Finalement, à ce conflit des méthodes, il n'y eut ni vainqueur ni vaincu, pour la bonne raison que le débat s'est enlisé sans vraiment se clore.

AU XX^e SIÈCLE : UNE CROISSANCE ARBORESCENTE

Cent ans se sont écoulés depuis cette époque fondatrice. Que s'est-il passé ?

Quelques tendances de fond peuvent être repérées. D'abord, la croissance quantitative, l'arborescence et la spécialisation des domaines d'étude ; ensuite la professionnalisation, la technicisation des études ; enfin une professionnalisation et une insertion sociale (plus ou moins réussie) des sciences humaines. Paradoxalement cette croissance exponentielle pose des questions nouvelles sur les défis au savoir.

Combien de divisions ?

Au début de ce siècle, il n'existait dans le monde qu'une poignée de chaires d'université spécialisées en sociologie, en psychologie ou en anthropologie. Aujourd'hui, le paysage est tout autre. Quelques chiffres en donnent la mesure.

Aux États-Unis, les spécialistes sont regroupés dans de puissantes organisations professionnelles. L'American Association of Psychology regroupe plus de 110 000 adhérents, auxquels il faut ajouter les 13 000 membres de l'organisation voisine : l'American Psychological Association (APA). Les politologues regroupés au sein de l'American Political Science Association ne sont pas moins de 13 000 à travers le monde. Toujours aux États-Unis, les sociologues professionnels sont plus de 7 000. La France à elle seule compte 20 000 chercheurs et enseignants universitaires en sciences humaines et 350 000 étudiants. Du côté des publications, les chiffres ne sont pas moins impressionnants : en 2007, il est paru en France 6 000 livres en sciences humaines ! Soit environ 10 % de la production éditoriale totale. Sans compter bien sûr les articles de revues, les thèses, les rapports de recherches non publiés, mais qui circulent aujourd'hui sur Internet grâce au dispositif des « archives ouvertes ». Au-delà des inquiétudes sur la défense des budgets de recherche ou la crise de l'édition en sciences humaines, il faut prendre conscience de cette évolution sur le long terme car elle est significative pour appréhender la dynamique globale de la science.

L'arborescence des savoirs

Cette croissance arborescente est évidemment synonyme d'un éclatement et dispersion des études. C'est la loi du développement appliquée au savoir : la division du travail scientifique suppose un accroissement des connaissances et parallèlement leur dispersion.

Car chaque discipline s'est subdivisée en sous-domaines formant une infinité de champs spécialisés. La « sociologie générale » du début du xx^e siècle a donné naissance à sociologie du travail, une sociologie des organisations, de la famille, de l'éducation, de l'État, de la ville, de la religion, du politique, de la connaissance, de la ville, de la culture. Et sans cesse de nouveaux champs apparaissent : de la sociolinguistique à la sociologie de la jeunesse, de la sociologie chinoise à la sociologie de la musique. La tendance est la même dans toutes les disciplines et la balkanisation du savoir est un phénomène général.

Il faudrait évoquer ces nouvelles disciplines nées aux États-Unis des mouvements d'émancipation des « minorités » : les *women studies*, *gender studies*, *cultural studies*, *gay et lesbian studies*, *postcolonial studies*, *subaltern studies*.

Face à cette balkanisation des recherches, les institutions scientifiques ont proposé, à partir des années 1990, un regroupement des recherches autour de thèmes fédérateurs : la ville, la santé ou le développement durable. Mais les multiples colloques et publications pluridisciplinaires sont souvent une façade qui cache un empilement des vieilles disciplines plutôt que des études qui transcendent les disciplines anciennes.

Les effets de cette spécialisation sont contradictoires. D'un côté, elle permet d'élargir et approfondir les connaissances. Mais, d'autre part, elle rend difficiles la synthèse et le cumul des connaissances. Cette hyperspécialisation des champs de recherche semble sonner le glas des théories générales qui prétendent offrir des réponses globales aux questions fondatrices des sciences humaines.

Archéologie de la pensée

La spécialisation croissance des recherches est une tendance lourde. Elle ne doit cependant pas cacher un autre phénomène transversal. Les sciences humaines sont également marquées par

des mouvements souterrains, qui traversent les frontières académiques. Des notions, paradigmes et modèles, se propagent d'une discipline à l'autre et forment des courants d'idées transversaux.

Ainsi, l'idée d'évolution fut au XIX^e siècle, un « paradigme » puissant qui s'est diffusé dans plusieurs domaines. Alors que les archéologues et préhistoriens ont pris conscience des grandes étapes de l'histoire – âge de pierre, âge du bronze, âges de fer – on cherche partout à reconstruire une histoire selon des « âges ». Auguste Comte construit une histoire de l'esprit humain, en trois âges (théologique, métaphysique, scientifique). À la même époque Marx décrit la marche de l'histoire en grandes étapes menant du communisme primitif au communisme final, en passant par des stades (antique, féodal, capitaliste). Lewis Morgan, le père de l'anthropologie, s'attache à retracer les origines de l'humanité en trois stades (sauvagerie, barbarie, civilisation). Un peu plus tard E. Tylor suggère que la religion est passée successivement par trois périodes : l'animisme, suivi du polythéisme puis du monothéisme.

Dans les années 1850, un autre paradigme se développe parallèlement. Il est inspiré des lois de la physique (lois de la mécanique, de l'optique, de l'électricité). Des savants pensent alors qu'il est temps de trouver des lois similaires pour les sciences de l'homme : des lois simples et universelles qui gouvernent le comportement humain. C'est ainsi que des économistes se mettent en quête de « lois » : J.-B. Say découvre la « loi de l'offre » (voir chapitre « Économie »), Marx parle de « loi tendancielle de la baisse du profit » ou de « loi d'airain des salaires » ; les « marginalistes » (Walras, Pareto) imaginent une « économie pure », fondée sur un modèle du marché obéissant à des « lois d'équilibre » dont la fameuse « loi de l'offre et de la demande ». En psychologie, G. Fechner pense avoir découvert une « loi de la perception » (dite « loi de Weber-Fechner ») ; en linguistique, les spécialistes de phonétiques délaissent l'approche historique du langage pour l'aborder comme un système régit par des lois internes.

Toute l'histoire des sciences humaines sera ainsi scandée de tels courants souterrains qui eurent leur heure de gloire, puis ont décliné avant de s'effacer devant de nouveaux concepts.

Dans les années 1930-1950, le fonctionnalisme (l'idée que les phénomènes humains sont semblables à des machines dotées d'unités fonctionnelles) se diffuse en anthropologie, en linguistique, en sociologie, en sciences politiques. Après la Seconde Guerre mondiale ce sont les notions de « système », de « structure » qui auront le

vent en poupe. Et le structuralisme s'étend à de nombreuses disciplines. En France, dans les années 1960, on ne jure que par les structures et par la volonté de détrôner le sujet – assimilé à une illusion individualiste. Dans le même temps, émergent le nouveau roman ou la nouvelle vague du cinéma. Depuis quelque temps, en mathématique aussi, un groupe de mathématiciens regroupés sous le nom imaginaire de Nicolas Bourbaki tentaient d'unifier toutes les mathématiques à partir de la notion de... structure.

L'histoire récente n'est pas exemple de tels basculements paradigmatiques. Il y eut dans les années 1960, un « tournant linguistique » : ce « *linguistic turn* » avait fait de la linguistique une science pilote qui diffusait ses modèles et méthodes aux autres disciplines. Il a été suivi d'un tournant cognitif dans les années 1980-1990, puis, dans son sillage, les neurosciences prennent le relais. Au début des années 2000, on a vu le préfixe « neuro » se répandre créant ainsi une constellation de nouveaux domaines de recherches : neuro-économie, neuro-pédagogie, neuro-théologie, neuro-éthique, etc.

L'analyse de ces mouvements de la pensée reste encore à faire. Michel Foucault en avait jeté les bases avec son « archéologie du savoir » découpant l'histoire de la pensée en « épistémés » : des cadres de pensée qui marquent l'esprit d'une époque. L'historien des sciences Thomas Kuhn parlait dans un sens voisin, de « paradigmes ».

Géopolitique des sciences humaines

Les sciences humaines, ont leur archéologie et leur histoire : mais elles ont aussi leur géographie.

Dans les années 1960, Paris fut la capitale de « l'âge d'or des sciences humaines ». Au quartier latin – entre la Sorbonne, le collège de France, la rue d'Ulm – on pouvait croiser Michel Foucault, Fernand Braudel, Raymond Aron, Roland Barthes, Jacques Lacan, Louis Althusser, Pierre Bourdieu, et une pléiade d'autres intellectuels et chercheurs de renom (François Dosse, *Histoire du structuralisme*, 2 vol., La découverte).

Cambridge (Massachusetts) qui abrite les prestigieuses universités d'Harvard et du MIT, fut, à la même époque, le creuset des sciences cognitives ou d'une nouvelle économie keynésienne. On pourrait citer aussi Chicago qui fut le bastion de deux grandes « écoles de Chicago » : l'école sociologique qui fonda l'écologie urbaine (voir

Les Organisations : état des savoirs, Philippe Cabin et Bruno Choc (coord.), 2005 (2e éd. actualisée).

La Religion. Unité et diversité, Laurent Testot et Jean-François Dortier (coord.), 2005.

L'Individu contemporain. Regards sociologiques, Xavier Molénat (coord.), 2006.

Les mécanismes de la Violence. États, institutions, individu, Régis Meyran (coord.), 2006.

La Psychanalyse. Points de vue pluriels, Magali Molinié (coord.), 2007.

La Communication. État des savoirs, Philippe Cabin et Jean-François Dortier (coord.), 2008 (3e éd. actualisée).

Éduquer et former. Les connaissances et les débats en éducation et en formation, Jean-Claude Ruano-Borbalan (coord.), 2008 (3e éd.).

Le Management, Fondements et Renouvellements, Géraldine Schmidt (coord.), 2008.

Histoire Globale, Un autre regard sur le monde, Laurent Testot (coord.), 2008.

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :

www.scienceshumaines.com

<http://editions.scienceshumaines.com>

Achévé d'imprimer en février 2009
Par Walleyn Graphics
Dépôt légal : premier trimestre 2009